

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR
TOUTES SPÉCIALITÉS

CULTURE GÉNÉRALE ET EXPRESSION

SESSION 2016

Durée : 4 heures

Aucun matériel autorisé.

**Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Le sujet comporte 9 pages, numérotées de 1 à 9.**

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS		Session 2016
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF	Page 1 sur 9

Ces objets qui nous envahissent : objets cultes, culte des objets

PREMIÈRE PARTIE : SYNTHÈSE (/ 40 POINTS)

Vous rédigerez une synthèse objective, concise et ordonnée des documents suivants :

Document 1 : Elsa TRIOLET, *Roses à crédit*, Éditions Gallimard, 1959

Document 2 : Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, Éditions Denoël, 1970

Document 3 : Gilles LIPOVETSKY, *L'empire de l'éphémère*, Éditions Gallimard, 1987

Document 4 : Publicité pour la Renault Zoé, *Télérama* n° 3371, 20 août 2014

DEUXIÈME PARTIE : ÉCRITURE PERSONNELLE (/ 20 POINTS)

Selon vous, est-ce une attitude positive que de résister à l'envahissement des objets ?

Vous répondrez à cette question d'une façon argumentée en vous appuyant sur les documents du corpus, vos lectures et vos connaissances personnelles.

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS		Session 2016
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF	Page 2 sur 9

DOCUMENT 1

Dans les années cinquante, Daniel et Martine, jeunes mariés, se sont installés à Paris ; Daniel séjourne fréquemment dans la ferme de son père, univers rural que Martine déteste.

Daniel résolut, soudain, de ne plus retourner à Paris pendant un mois au moins. Si Martine tenait à le voir, elle pouvait très bien venir en week-end à la ferme. Mais elle préférait le confort à ses bras. Dans le noir, Daniel se fâchait, vexé et triste... L'absence d'une salle de bains à la ferme décidait de leur vie commune. Elle était tout de même un peu folle, Martine. Se tuer au travail pour acheter un ensemble-cosy¹. Daniel avait beau être distrait, cet ensemble-là l'avait étonné plus que s'il avait trouvé dans l'appartement de Martine un de ces singes au derrière nu, comment les appelez-vous déjà ? Il remarquait l'ensemble-cosy chaque fois qu'il venait passer une nuit avec Martine. Martine avait mauvais goût, bon, ce n'était pas grave..., mais qu'elle y tînt si féroce, à ce cosy, c'était cela qui était incompréhensible et compliquait tout. Elle voulait des choses, des affaires, des objets... On dirait une drogue ! Il les lui fallait coûte que coûte. Daniel se fâchait à nouveau : c'était trop idiot ! Le mystère, la grandeur de Martine s'évanouissaient parmi les tabourets en tube métallique, le bahut à possibilité de rangement inouïe, le tapis en caoutchouc de la salle de bains, les tasses du petit déjeuner, le matelas à ressorts...

Daniel avait proposé à Martine de l'emmener². Elle n'avait qu'à envoyer promener son Institut de Beauté... Mais il fallait payer les meubles et objets achetés à crédit ! Maintenant qu'elle avait les mensualités envoyées par M. Donelle³, plus son salaire, elle était tranquille, mais si elle ne travaillait plus, elle retomberait dans les difficultés. Quand tout sera payé, je ne dis pas...

Le frigidaire avait apparu dans la cuisine en plein hiver. Il y trônait comme un Mont Blanc, beau, encombrant, et utile. [...] Mais quand, peu de temps après, la télévision fit son entrée dans la salle à manger, Daniel se fâcha tout rouge. Malgré les facilités de paiement et l'augmentation de Martine, il fallait, tous les mois, courir pour trouver l'argent des échéances... Elles étaient trop lourdes. Daniel avait beau crier, il ne pouvait pas laisser tomber Martine dans ses difficultés. Il entreprit la traduction de l'anglais d'un ouvrage scientifique, il y passait ses nuits... il demanda à M. Donelle une « prime » pour son voyage dans le Midi... Pour la dernière échéance du frigidaire, Martine avait été obligée d'aller mendier chez M'man Donzert⁴, et ça n'a pas été tout seul, hein ? [...]

.../...

¹ Meuble encadrant un lit, à la mode dans les années cinquante.

² Dans le Midi, où il doit faire un stage.

³ Père de Daniel.

⁴ Mère adoptive de Martine.

DOCUMENT 1

Dans les années cinquante, Daniel et Martine, jeunes mariés, se sont installés à Paris ; Daniel séjourne fréquemment dans la ferme de son père, univers rural que Martine déteste.

Daniel résolut, soudain, de ne plus retourner à Paris pendant un mois au moins. Si Martine tenait à le voir, elle pouvait très bien venir en week-end à la ferme. Mais elle préférait le confort à ses bras. Dans le noir, Daniel se fâchait, vexé et triste... L'absence d'une salle de bains à la ferme décidait de leur vie commune. Elle était tout de même un peu folle, Martine. Se tuer au travail pour acheter un ensemble-cosy¹. Daniel avait beau être distrait, cet ensemble-là l'avait étonné plus que s'il avait trouvé dans l'appartement de Martine un de ces singes au derrière nu, comment les appelez-vous déjà ? Il remarquait l'ensemble-cosy chaque fois qu'il venait passer une nuit avec Martine. Martine avait mauvais goût, bon, ce n'était pas grave..., mais qu'elle y tînt si féroce, à ce cosy, c'était cela qui était incompréhensible et compliquait tout. Elle voulait des choses, des affaires, des objets... On dirait une drogue ! Il les lui fallait coûte que coûte. Daniel se fâchait à nouveau : c'était trop idiot ! Le mystère, la grandeur de Martine s'évanouissaient parmi les tabourets en tube métallique, le bahut à possibilité de rangement inouïe, le tapis en caoutchouc de la salle de bains, les tasses du petit déjeuner, le matelas à ressorts...

Daniel avait proposé à Martine de l'emmener². Elle n'avait qu'à envoyer promener son Institut de Beauté... Mais il fallait payer les meubles et objets achetés à crédit ! Maintenant qu'elle avait les mensualités envoyées par M. Donelle³, plus son salaire, elle était tranquille, mais si elle ne travaillait plus, elle retomberait dans les difficultés. Quand tout sera payé, je ne dis pas...

Le frigidaire avait apparu dans la cuisine en plein hiver. Il y trônait comme un Mont Blanc, beau, encombrant, et utile. [...] Mais quand, peu de temps après, la télévision fit son entrée dans la salle à manger, Daniel se fâcha tout rouge. Malgré les facilités de paiement et l'augmentation de Martine, il fallait, tous les mois, courir pour trouver l'argent des échéances... Elles étaient trop lourdes. Daniel avait beau crier, il ne pouvait pas laisser tomber Martine dans ses difficultés. Il entreprit la traduction de l'anglais d'un ouvrage scientifique, il y passait ses nuits... il demanda à M. Donelle une « prime » pour son voyage dans le Midi... Pour la dernière échéance du frigidaire, Martine avait été obligée d'aller mendier chez M'man Donzert⁴, et ça n'a pas été tout seul, hein ? [...]

.../...

¹ Meuble encadrant un lit, à la mode dans les années cinquante.

² Dans le Midi, où il doit faire un stage.

³ Père de Daniel.

⁴ Mère adoptive de Martine.

Lui, ne souhaitait qu'une chose : la voir heureuse. Et c'était incompréhensible qu'un bonheur qui dépend d'objets inanimés, que l'on peut simplement acheter, fût disputé à qui que ce soit... Daniel se sentait mesquin, pauvre de générosité. Et en même temps révolté de voir le bonheur à la merci d'un frigidaire.

Qu'est-ce qu'il y pouvait, mais qu'est-ce qu'il y pouvait !

Que pouvait-il contre l'idéal électro-ménager de Martine ? C'était une sauvage devant les babioles brillantes, apportées par les Blancs. Elle adorait le confort moderne comme une païenne, et on lui avait donné le crédit, anneau magique des contes de fées que l'on frotte pour faire apparaître le démon à votre service. Oui, mais le démon qui aurait dû servir Martine l'avait asservie. Crédit malin, enchantement des facilités qui comble les désirs, crédit tout puissant, petite semaine magicienne, providence et esclavage.

Daniel se sentait battu, bêtement battu par des objets. Sa Martine-perdue-dans-les-bois convoitait follement un cosy-corner.

Elsa TRIOLET, *Roses à crédit*, Éditions Gallimard, 1959

DOCUMENT 2

Il y a aujourd'hui tout autour de nous une espèce d'évidence fantastique de la consommation et de l'abondance, constituée par la multiplication des objets, des services, des biens matériels, et qui constitue une sorte de mutation fondamentale dans l'écologie de l'espèce humaine.

À proprement parler, les hommes de l'opulence¹ ne sont plus tellement environnés, comme ils le furent de tout temps, par d'autres hommes que par des OBJETS. Leur commerce² quotidien n'est plus tellement celui de leurs semblables que, statistiquement selon une courbe croissante, la réception et la manipulation de biens et de messages, depuis l'organisation domestique très complexe et ses dizaines d'esclaves techniques jusqu'au « mobilier urbain » et toute la machinerie matérielle des communications et des activités professionnelles, jusqu'au spectacle permanent de la célébration de l'objet dans la publicité et les centaines de messages journaliers venus des mass media, du fourmillement mineur des gadgets vaguement obsessionnels jusqu'aux psychodrames³ symboliques qu'alimentent les objets nocturnes qui viennent nous hanter jusque dans nos rêves.

Les concepts d'« environnement », d'« ambiance » n'ont sans doute une telle vogue que depuis que nous vivons moins, au fond, à proximité d'autres hommes, dans leur présence et dans leur discours, que sous le regard muet d'objets obéissants et hallucinants qui nous répètent toujours le même discours, celui de notre puissance médusée⁴, de notre abondance virtuelle, de notre absence les uns aux autres.

Comme l'enfant-loup devient loup à force de vivre avec eux, ainsi nous devenons lentement fonctionnels nous aussi. Nous vivons le temps des objets : je veux dire que nous vivons à leur rythme et selon leur succession incessante. C'est nous qui les regardons aujourd'hui naître, s'accomplir et mourir alors que, dans toutes les civilisations antérieures, c'étaient les objets, instruments ou monuments pérennes⁵, qui survivaient aux générations d'hommes.

¹ Abondance de biens matériels.

² Fréquentation.

³ Conflits qui prennent une allure théâtrale.

⁴ Paralysée dans la contemplation des objets – comme les victimes de Méduse, monstre antique, étaient pétrifiées dès qu'elles voyaient son visage.

⁵ Qui durent longtemps.

Les objets ne constituent ni une flore ni une faune. Pourtant ils donnent bien l'impression d'une végétation proliférante et d'une jungle, où le nouvel homme sauvage des temps modernes a du mal à retrouver les réflexes de la civilisation.

Cette faune et cette flore, que l'homme a produites et qui reviennent l'encercler et l'investir comme dans les mauvais romans de science-fiction, il faut tenter de les décrire rapidement, telles que nous les voyons et les vivons – en n'oubliant jamais, dans leur faste et leur profusion, qu'elles sont le produit d'une activité humaine, et qu'elles sont dominées, non par des lois écologiques naturelles, mais par la loi de la valeur d'échange.

Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation*, Éditions Denoël, 1970

DOCUMENT 3

Symbole de l'économie frivole, le gadget et sa folie technologique. Couteau électrique à huîtres, lave-vitres électrique, rasoir électronique à trois positions de coupe, nous baignons dans la surenchère et la profusion des automatismes, dans un environnement de féerie instrumentale. On a beaucoup dénoncé, au cours des années 1960 et 1970, la montée de cette économie néo-kitsch vouée au gaspillage, au futile, à la « pathologie du fonctionnel ». Le gadget a pu apparaître comme l'essence et la vérité de l'objet de consommation, ustensile ni vraiment utile ni vraiment inutile : tout verse potentiellement dans le gadget, du grille-pain électrique à neuf positions à la chaîne stéréo sophistiquée, tous nos objets sont voués à la mode, au spectaculaire futile, à la gratuité technique plus ou moins affichée.

Avec l'hégémonie du gadget¹, l'environnement matériel devient semblable à la mode, les rapports que nous entretenons avec les objets ne sont plus de type utilitaire mais de type ludique ; ce qui nous séduit, ce sont avant tout les jeux dont ils sont l'occasion, jeux des mécanismes, des manipulations et performances. Sans nullement remettre en cause la place du ludique dans notre rapport à l'environnement technique, on peut se demander si ce genre d'analyse est toujours en prise sur l'univers contemporain de la consommation, s'il est légitime de considérer le gadget comme le paradigme² de l'objet de consommation ?

N'y a-t-il pas, cachée derrière ces dénonciations, une des formes typiques de l'attitude anti-moderne considérant que les innovations programmées sont vaines, inauthentiques, artificielles, comparées à l'âge de l'artisanat « sauvage » et imprévisible ? On ne veut pas voir qu'au-delà de certaines de ces nouvelles préciosités³ ridicules il y a en marche un processus constant de progrès objectifs, de confort et d'efficacité accrus.

« L'inutilité fonctionnelle » n'est pas ce qui représente notre univers technique de plus en plus aspiré vers le *high tech* haute fidélité et informatique ; le gadget s'estompe au bénéfice des « terminaux intelligents », des vidéocommunications souples, des programmations autonomes et à la demande. Le triomphe intellectuel du gadget n'aura sans doute été que la traduction de ce moment inaugural de la consommation de masse grisée par le tape-à-l'œil technologique.

.../...

¹ Triomphe de l'objet à l'utilité douteuse.

² Modèle.

³ Ici, recherches excessives de l'originalité dans l'objet.

À présent les attaques contre les gadgets se sont assourdies, ils sont moins objets de scandale qu'objets drôles : nous vivons le temps de la réconciliation des hommes avec leur environnement matériel. Les consommateurs sont moins éblouis par l'esbroufe⁴ des ustensiles, ils s'informent davantage de la qualité des produits, ils en comparent les mérites, ils recherchent l'opérativité optimale.

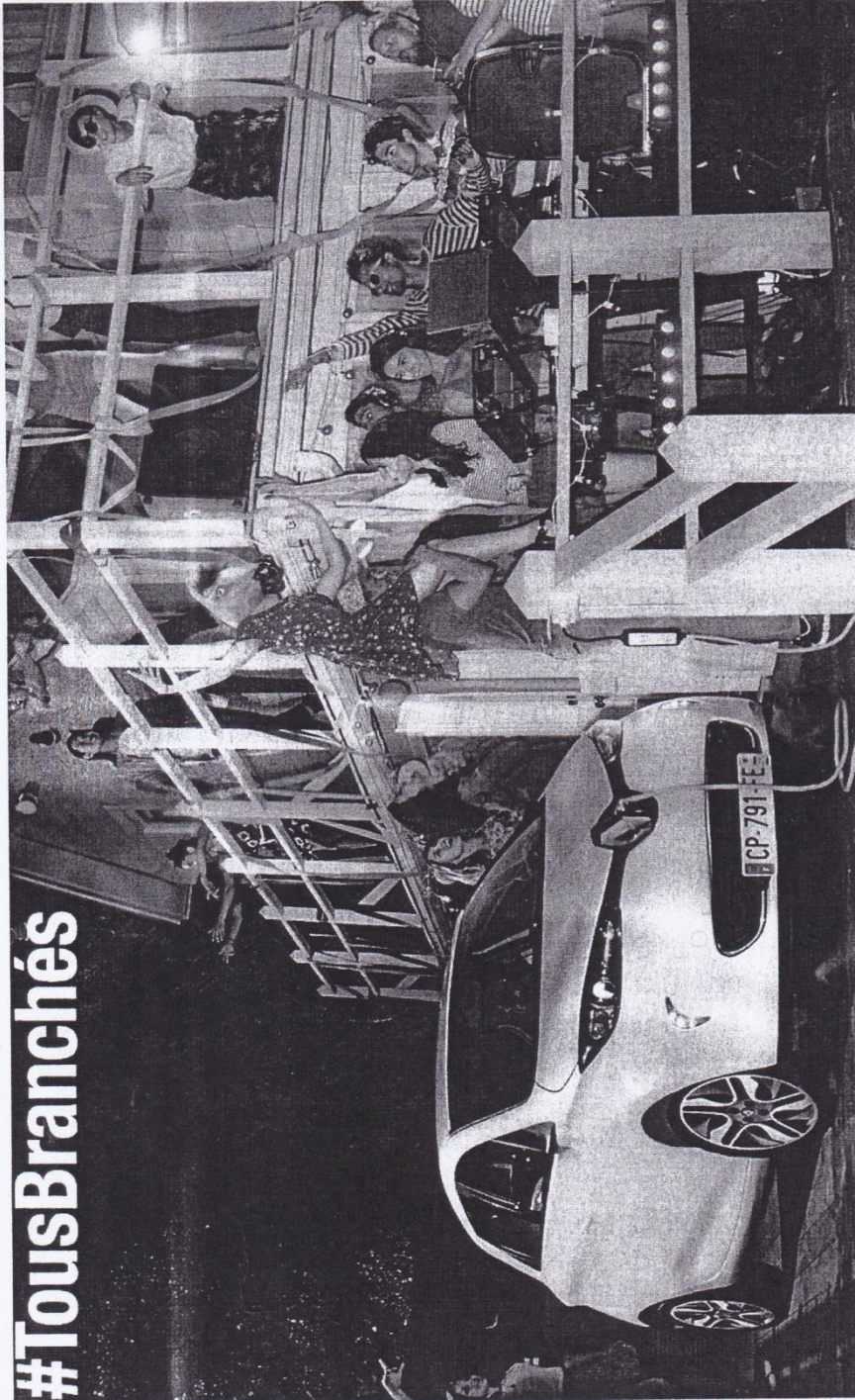
La consommation devient plus adulte, l'attitude ludique n'est plus prépondérante – l'a-t-elle jamais été ? –, elle n'exclut pas le désir accru de fonctionnalité et d'indépendance individuelle. Non plus le culte des manipulations gratuites, mais celui du confort et de l'habitabilité ; on veut des objets fiables, des « voitures à vivre ». La mode dans les objets a pris son régime de croisière, on l'accepte comme un destin peu tragique, source de bien-être et de petites excitations bienvenues dans le train-train de la vie quotidienne.

Gilles LIPOVETSKY, *L'empire de l'éphémère*, Éditions Gallimard, 1987

⁴ Apparence séduisante mais trompeuse.

DOCUMENT 4

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR



#TousBranchés



CHANGEMENTS DE VIE
CHANGEMENTS L'AUTOMOBILE

RENAULT ZOE
100 % ÉLECTRIQUE, 100 % CONNECTÉE

Publicité pour la Renault Zoé, *Télérama* n° 3371, 20 août 2014

BREVET DE TECHNICIEN SUPÉRIEUR – TOUTES SPÉCIALITÉS		Session 2016
Culture Générale et Expression	CULTGEN - PF	Page 9 sur 9